Volontaires du volontariat franco-allemand et rapports aux langues : à la rencontre de l' " Autre "

Delphine Leroy, Gerald Schlemminger

▶ **To cite this version:**

Delphine Leroy, Gerald Schlemminger. Volontaires du volontariat franco-allemand et rapports aux langues : à la rencontre de l' " Autre ". Le volontariat Franco-Allemand, entre engagement et interculturalité, 31, pp.108-1029, 2019, Textes de travail. hal-03895467

HAL Id: hal-03895467
https://hal.science/hal-03895467

Submitted on 10 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

OFAJ
DFJW

Le Volontariat Franco-Allemand

Entre engagement et interculturalité

Numéro
31 2019
Textes de travail

Kenneth Horvath, Gabriele Weigand, Birte Egloff,
Augustin Mutuale, Delphine Leroy, Gérald Schlemminger

Le Volontariat Franco-Allemand

Entre engagement et interculturalité

4.4 Volontaires du Volontariat Franco-Allemand et rapports aux langues : à la rencontre de l'« Autre »

Delphine Leroy & Gérald Schlemminger

> *« Réussir à se comprendre, à bien comprendre l'autre, et ne pas faire des amalgames ou des quiproquos » (Malaïka)*

4.4.1 La langue – objet de recherche et de transformation

> *Découvrir une nouvelle langue et culture, élargir son horizon et vivre des expériences professionnelles, personnelles et interculturelles : le Volontariat Franco-Allemand a beaucoup de choses à offrir ! Que ce soit en organisant des animations de promotion de la langue et culture allemande, des manifestations universitaires ou des projets sportifs ou culturels un Volontariat en établissement scolaire ou supérieur à l'embarras du choix pour s'engager et développer de nouvelles compétences […]. (DFJW/OFAJ, 2018)*

La proposition de candidature de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) pour le Volontariat Franco-Allemand (VFA), ici sur le terrain éducatif, fait appel aux habituels clichés « des voyages forment la jeunesse », entendant par-là que la découverte d'un autre pays, d'autres façons de vivre et de penser sont utiles à la connaissance et à la formation personnelle et professionnelle (*Bildung/Ausbildung*) des jeunes. L'OFAJ se situe dans la tradition de *L'Encyclopédie* de 1751 qui, dans son article sur le voyage, loue déjà les mérites d'un séjour à l'étranger à savoir l'éducation, l'acquisition de nouveaux savoirs et savoir-faire, un moyen de faire ses expériences, le dépassement des préjugés.

> *[…] Aujourd'hui les voyages dans les états policés de l'Europe (car il ne s'agit point ici des voyages de long cours), sont au jugement des personnes éclairées, une partie des plus importantes de l'éducation dans la jeunesse, & une partie de l'expérience dans les vieillards. Choses égales, toute nation où règne la bonté du gouvernement, & dont la noblesse & les gens aisés voyagent, a des grands avantages sur celle où cette branche de l'éducation n'a pas lieu. Les voyages étendent l'esprit, l'élevent, l'enrichissent de connoissances, & le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point*

> *par les livres, & par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, & des objets. Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures & leur commerce […]. (Boucher d'Argis, A.-G. & Jaucourt, L. de, 1751 : 476-477)*

Dans ce contexte, la langue d'origine (L1) et la nouvelle langue (L2) semblent des facteurs importants de motivation à l'expérience du Volontariat Franco-Allemand et apparaissent explicitement dans les programmes de formation et d'accompagnement de l'OFAJ. Les jeunes évoquent les langues et en parlent fréquemment comme une dimension clé des transformations dont ils font l'épreuve durant leur année de Service Civique.

Lorsqu'il a été évoqué la mise en place d'un questionnaire pour cette étude[9], le groupe de chercheur.se.s allemand chargé de le réaliser a, bien entendu, élaboré un certain nombre de questions sur cette thématique. Les débats méthodologiques ont alimenté cet aspect quantitatif : certains insistant sur la nécessité de questions ouvertes et émettant des réserves sur une démarche à dominante statistique pour un tel sujet (pour mémoire : biographies) alors que la place du récit et de l'observation appartenait plus à des dispositifs qualitatifs éprouvés (cf. Catani 1982, Ferrarotti 2013, Le Grand 2000 et Beaud 2018) pour rendre compte de parcours et de récits d'expériences, singuliers comme collectifs.

En juillet 2017, le traitement effectué sur les premières réponses a permis de travailler en grand groupe sur plusieurs items du questionnaire dont celui de la langue. Ce moment de travail a révélé une certaine disparité entre les réponses issues de questions plutôt fermées, qui permettaient leur visualisation à travers des graphiques multiformes et le contenu des réponses ouvertes, qui, si elles n'entraient pas toujours en contradiction, apportaient des nuances et des variables tout à fait significatives. Il a donc été décidé de ne pas prendre en compte le premier niveau qui aurait pu prêter à confusion, mais de s'attarder sur des éléments plus discursifs.

Ce texte repose donc sur deux sources de données qui ont été croisées :

- Les entretiens effectués en français (avec des volontaires des deux pays) auprès d'un groupe « écologie » durant deux séminaires auxquels deux chercheuses ont participé à une enquête de type ethnographique (observation participante, entretiens semi-directifs, jour-

[9] En tout, 1390 questionnaires ont été remplis.

nal de recherche). Les participant.e.s ont eux.elles même choisi le pseudonyme utilisé pour les transcriptions. Un entretien a eu lieu en dehors de ces séminaires avec une ancienne participante.

- Les réponses – uniquement ouvertes – concernant la langue, issues du questionnaire mis en ligne à plus de 1400 participant.e.s. Lorsque les réponses étaient en allemand, elles ont été traduites, les versions originales étant indiquées en note de bas de page.

Le discours officiel et institutionnel promeut une posture qui est de faire croire que le séjour à l'étranger est d'entrée bénéfique pour l'itinéraire biographique de la personne impliquée. Tenir un tel discours paraît nécessaire et compréhensible pour justifier l'institution et la politique interculturelle des rencontres et des échanges. Mais notre analyse fait apparaître que la rencontre avec l'autre, l'autre culture, l'autre langue n'est pas aussi simple que nous aurions pu le supposer de prime abord. Elle montre que la réalité est plus complexe que certains propos lénifiants. Si la langue est décrite comme un facteur clé de l'expérience, elle prend des formes et des significations très diversifiées et ne se réduit pas à son acquisition formellement linguistique. Elle est une porte d'entrée à une expérience de l'altérité, envisagée comme telle, pour autant, elle est rarement ce qui la caractérise. Elle sert de point d'appui, de point d'ancrage rassurant à un départ loin de chez soi.

C'est ainsi que la langue ne sera pas ici pensée en terme d'interculturalité, confrontant deux modèles l'un à l'autre, mais bien dans une composition personnelle et continue dont chaque locuteur.trice se nourrit au fil de son expérience. C'est une approche transculturelle qui traversera ce propos, concevant la langue non comme un tout fini mais plutôt comme une succession de possibles et une accumulation de « ressources » (Jullien, 2016). L'écart, prôné dans cette approche, ne cherche pas à s'enfermer dans une finitude statique et immuable mais tient au contraire l'autre en regard et amène à redécouvrir ou reconfigurer (au sens de P. Ricœur) la réalité avec ce qui est perçu comme décalage :

> *Il faut apprendre à sortir de soi, à sortir de son entourage, à comprendre ce qu'est l'exigence de l'universel qui relativise les cultures et non l'inverse. Il faut sortir du quant à soi culturaliste et promouvoir l'individu transculturel, celui qui, prenant de l'intérêt à toutes les cultures du monde, ne s'aliène à aucune d'entre elles. (Marc Augé, 2009 : 91)*

Précisons que, compte tenu du niveau de langue en L2 de la majorité des volontaires (d'utilisateur.trice débutant.e A1 à utilisateur.trice indépendant.e B1/B2)[10], la langue 2 a, pour eux.elles, moins des fonctions gnoséologiques (appropriation de nouvelles connaissances, de conceptualisation des nouvelles notions) et de métacognition (réflexion métadiscursive) que des fonctions référentielles et de représentation mentale de l'autre pays, d'identification.

À partir des interviews menées avec un certain nombre de volontaires et un questionnaire soumis à l'ensemble des volontaires, nous allons étudier les questions suivantes :

- Quelle(s) fonction(s) peut avoir la deuxième langue pour les volontaires ?
- Pour des utilisateurs indépendants, l'usage flexible des deux langues peut-il indiquer une dissociation productive de la personne interrogée ?
- Peut-on prouver, en cas de changement de langue, que l'usage de l'autre langue véhicule d'autres positions, appréciations, stéréotypes, idéologies, etc. ? Une autre formation de sens (symbolisation) a-t-elle lieu le cas échéant ?
- Le plurilinguisme constaté le cas échéant contribue-t-il à l'élaboration d'une « identité interculturelle », transculturelle ou hybride ?
- La question de la langue est-elle thématisée explicitement par les personnes interrogées ? Le lien entre les significations privées et le système mono ou plurilingue de sens est-il évoqué ?

4.4.2 La langue comme « alibi » à la transformation

> *Il y a des frontières naturelles (montagnes, rivières, détroits), des frontières linguistiques, des frontières culturelles ou politiques. La frontière signale d'abord la nécessité d'apprendre pour comprendre. (Marc Augé, 2009 : 15)*

[10] Les résultats de l'autoévaluation des volontaires dans notre questionnaire nous permettent de l'affirmer.

En amont

Un cadre rassurant, voire fascinant

Nombre de jeunes avaient une connaissance préalable (scolaire), sinon un contact (familial) avec l'autre langue : « […] je ne sais pas si je serais prête à partir carrément dans un endroit où j'ai jamais appris la langue. Ça c'est quand même autre chose » s'interroge Gomi. La langue offre une certaine sécurité à l'expérience du déplacement, lorsqu'elle n'est pas totalement méconnue.

Beaucoup évoquent comme Adoni que « la langue dans le pays étranger… c'est un peu stressant mais y'avait vraiment pas de stress du coup je trouve que mon année a vraiment commencé… (expiration) ». Sa longue respiration est significative : Adoni vient chercher dans le volontariat un espace de ressourcement, après une année de médecine où il n'a pas réussi à surmonter l'angoisse de la compétition, ni le surmenage lié à l'exigence de résultats. L'allemand, langue qu'il côtoie depuis l'enfance, ne présente pas un facteur d'anxiété, mais bien au contraire une certaine proximité. Parfois même l'acquisition peut servir de déclencheur à la mobilité. Dans l'entretien avec les « anciens » volontaires[11], l'une des jeunes filles allemandes explique : « Donc, j'vais, j'avais décidé de faire les études qui étaient liées avec le français. – Ouais m'engager français. – Donc le français et l'environnement m'ont influencé. »

Pour les Allemands, le pays voisin a parfois quelque chose de rassurant ; on se croit en terrain plus connu, plus proche géographiquement. C'est une aventure qui, si elle se déroulait mal, peut permettre un retour rapide :

> *Je voulais vraiment vivre en France et y vivre et améliorer mes compétences linguistiques. De plus, je n'étais pas prêt pour un choc culturel comme celui d'Afrique ou d'Asie et j'ai trouvé rassurant de savoir que vous pouviez retourner en Allemagne au cas où, car ça se trouve juste à côté. (Questionnaire allemand n° 71)*[12]

[11] Il s'agit des volontaires de l'année précédente.

[12] *Ich wollte sehr gerne nach Frankreich und dort leben und meine Sprachkenntnisse vertiefen. Außerdem war ich noch nicht bereit für einen Kulturschock wie den in Afrika oder Asien und ich fand es beruhigend zu wissen, dass man für alle Fälle zurück nach Deutschland kann, weil es direkt nebenan ist.* (Questionnaire allemand n° 71).

[C'est bien] que je connaisse déjà la langue, cela va faciliter mon arrivée. (Questionnaire allemand n° 72)[13]

Paradoxalement, la proximité n'enlève en rien la fascination pour l'étrangeté, la différence, éprouvée par de nombreux Allemands, c'est un premier pas « européen » avant de franchir les limites du voisinage « loin dans le monde » :

Je voulais me lancer dans l'aventure de partir seul à l'étranger pendant un an pour vraiment découvrir la culture du pays et améliorer mes compétences linguistiques. Comme j'ai toujours trouvé la France fascinante en termes de culture, de langue et de variété de la nature, je partais pour moi seulement pour me rendre chez « nos voisins européens » et non pas (encore) loin dans le monde. De plus, je pense que c'est formidable de participer à un programme de l'OFAJ et de promouvoir ainsi l'amitié franco-allemande. (Questionnaire allemand n° 73).[14]

On pourrait postuler que l'âge relativement jeune des volontaires allemands – comparativement à celui des volontaires français - pourrait renforcer ce besoin de sécurité d'un premier éloignement. Dans ce cas, l'expérience représente un premier pas d'autonomie, dans ce qui est déjà sinon connu ou familier, tout du moins accessible et relié à une histoire personnelle. Ce sentiment est partagé par des Français : « Dès l'âge de 16 ans, j'ai effectué un échange d'un mois en juillet en Allemagne et je suis tombée amoureuse de ce pays et de cette langue […] (questionnaire français n° 1388) ».

Pour beaucoup, la langue du pays de Service Civique est une langue avec laquelle les jeunes ont tissé une histoire. Cependant quelques exceptions demeurent.

[13] *[Es ist gut,] dass ich die Sprache schon kenne und meine Ankunft somit mir etwas erleichtert werden würde*. (Questionnaire allemand n° 72).

[14] *Ich wollte gerne das Abenteuer wagen, ein Jahr alleine ins Ausland zu gehen, um so wirklich die Kultur des Landes zu entdecken und um meine Sprachkenntnisse zu verbessern. Da ich Frankreich schon immer faszinierend fand in Bezug auf die Kultur, die Sprache und die abwechslungsreiche Natur, ging es für mich also 'nur zu unserem europäischen Nachbarn' und (noch) nicht hinaus in die ganz weite Welt. Ausserdem finde ich es toll, am Programm des DFJW mitzumachen und so die deutsch-französische Freundschaft wertzuschätzen.* (Questionnaire allemand n° 73).

Malgré la langue : « je me suis rabattu un petit peu sur l'Allemagne »

Certains, beaucoup moins nombreux, n'ont pas d'affinités ni de connaissances préalables avec l'autre langue. Pour le « Ch'ti de la forêt », la langue allemande est un hasard. L'envie d'aller ailleurs, de découvrir autre chose a présidé. On peut même dire que c'est justement la non connaissance de la langue allemande qui rend ce choix de destination intéressant à ses yeux, comme une manière de se prouver à lui-même qu'il est capable d'apprendre une langue jusque-là inconnue :

> *[…] parce que moi je voulais vraiment partir dans un autre pays, je voulais vraiment découvrir autre chose, me dire je fais un Service Civique, je fais pas un Service Civique par exemple chez moi dans le nord j'ai pas envie de.. voir la même chose. […]Au début j'avais une petite appréhension parce que […] je me suis dit bon je connais pas du tout l'allemand, j'ai jamais fait allemand de ma vie, j'ai jamais moi. J'ai fait espagnol j'ai pas fait allemand à l'école, et encore en plus enfin en anglais je me débrouille vraiment pas.. pas bien, donc voilà. Mais je me suis dit tiens franchement j'ai jamais essayé d'apprendre une langue dans un autre pays, si je le fais pas maintenant je vais jamais le faire et je vais jamais avoir la motivation. (Ch'ti de la forêt, extrait de l'interview)*

D'autres, à l'instar du volontaire « Super P » ou de « Kenza », se déterminent par rapport au type d'activité réalisée pendant le Service Civique.

> *j'avais envie d'apprendre l'allemand, je ne parlais pas du tout allemand j'avais jamais pris de cours ni de rien du tout, et j'avais envie d'apprendre sur l'agriculture, sur le travail, de découvrir plein de choses en fait, je partais un peu sans trop vraiment connaître la structure, j'avais pas visité avant, j'avais pas… l'envie de voilà de changer de découvrir autre chose, de plonger un peu dans un truc différent. (Kenza, extrait de l'interview)*

C'est vraiment le sens de l'engagement qui oriente sur la destination. L'Allemagne n'était pas du tout le premier choix de « Super P » :

> *Et j'ai cherché sur internet, au début c'était pas cette mission que je voulais. C'était une mission au Sénégal sur créer un potager bio pour valoriser le travail de la femme. […]. Elle [la mission] a été prise avant que je fasse mes lettres de motivation. Tant pis. Donc je me suis rabattu un petit peu sur l'Allemagne. Mais c'était quand même, je me suis dit*

c'est quand même vachement bien parce que du coup je vais vraiment pouvoir apprendre une autre langue, toucher une autre culture qui est juste à côté de nous. Où on a, où beaucoup de gens vont, viennent en Allemagne et touchent cette culture. Mais une grande majorité de français n'ont…connaissent juste l'Allemagne par l'histoire et pas par le peuple qui y vit aujourd'hui et par ce qu'il peut s'y faire aujourd'hui. Parce que l'Allemagne, ils sont beaucoup plus évolués et beaucoup plus avancés sur tout ce qui est question d'écologie. Que ce soit au niveau des populations ou aussi au niveau des gouvernements, ils sont très engagés au niveau du gouvernement en Allemagne. (Super P, extrait de l'interview)

C'est bien la mission et le fait de s'engager qui a de l'importance pour Super P. La langue, il faudra faire avec, et cela apparaît très anecdotique pour lui par rapport à la culture et surtout à la culture environnementale. Super P. interrompra assez rapidement son volontariat et les raisons invoquées (propos de tiers) à son arrêt n'ont pas été la langue mais l'isolement et les modalités de travail. Kenza pour les mêmes raisons (isolement, conditions de travail), n'ira pas jusqu'au bout de l'année. On peut penser que le volontariat en écologie, dans sa relation au travail, à la ferme notamment, peut renforcer ce sentiment de retranchement, qui se manifeste par une communication parfois minimaliste dans le cadre du travail.

J'ai fait des progrès aussi en allemand avec plus avec l'apiculteur parce que je devais vendre des bougies, en hiver, et du coup j'avais pas le choix il fallait que je parle allemand. Alors qu'à la ferme c'est plus le silence… du fermier quoi (petit rire). (…) Ouais, ça discute pas trop. C'est la solitude, t'as pas trop d'amis, c'est un milieu un peu rude, on parle pas trop. (M.P., extrait de l'interview)

Cependant, dans le cas d'un isolement, il y a aussi des inquiétudes qui se manifestent vis-à-vis de la langue « étrangère » et peuvent renforcer ce sentiment d'inconnu : « Craintes : Puis-je gérer le travail au niveau physique ? Ne vais-je pas me sentir perdu dans la terre étrangère avec la langue étrangère ? » (Questionnaire allemand n° 104).[15]

[15] *Befürchtungen: Kann ich die körperliche Arbeit bewältigen? Werde ich mich im fremden Land mit der fremden Sprache nicht verloren fühlen?* (Questionnaire allemand n°104).

Apprendre pour réparer : « J'ai réappris l'Allemand parce que ça faisait longtemps que j'en avais pas fait mine de rien »[16]

Adoni se sert de l'expérience du volontariat en deuxième lieu pour apprendre la langue. Son apprentissage devient un facteur de renforcement important, comme une chance de réaliser ce dont il n'avait pas pris le soin ou le temps de faire auparavant. Pour autant - et c'est important de le souligner - la langue n'apparait pas dans son discours comme le premier motif du choix au départ à l'étranger :

> *[…] j'ai trouvé ça cool d'avoir cette possibilité parce que ça permet de faire quelque chose de concret. Et sortir un peu du cadre des études, et ça m'intéressait particulièrement aussi parce que j'ai un peu de famille en Allemagne et mon père est Allemand et pourtant j'ai jamais vraiment pris le temps d'apprendre l'allemand, il m'a pas appris l'allemand non plus. Et à partir de là, j'étais vraiment motivé – pour apprendre l'allemand. (Adoni, extrait de l'interview)*

Apprendre l'allemand pour Adoni, c'est rejoindre une forme de culture familiale, c'est cultiver une partie biographique jusque-là en jachère ou délaissée. Il se déplace géographiquement et se rapproche ainsi de sa filiation paternelle.

Pour M.P., la réparation se situe dans la distorsion des attendus concernant son niveau de langue allemande par rapport au contexte local d'habitation – il habite et est né dans une région frontalière – doublée d'une expérience scolaire décevante : « Et le franco-allemand. Ben, j'ai, je fais de l'allemand depuis que je suis au CE2, et j'habite en Alsace. Et je suis nul en allemand donc, c'est pas normal. ».

Dans les deux cas, la langue allemande est pensée comme un apprentissage qui aurait dû être réussi et aisé grâce aux contextes facilitants (familiaux ou géographiques). Or, il n'y a pas eu le succès attendu. On peut alors penser que le Volontariat Franco-Allemand devient la chance de surmonter ce qui est vécu en termes de manque, une revanche vis-à-vis d'un élément de soi, jugé comme peu flatteur « je suis nul ». L'apprentissage de l'allemand - sitôt imaginé comme réussi - devient alors un moyen de réparer ce qui précédemment n'avait pas abouti.

[16] Entretien de Léa (groupe des « anciens »).

Le contact de la langue comme facteur de motivation : « Alors advint le grand intérêt pour la langue française »[17]

Pour autant, si une certaine familiarité avec la langue peut présider à l'élection d'un type de volontariat, le système scolaire ne paraît pas en mesure d'offrir un apprentissage linguistique abouti. Le volontariat permet alors de compenser des lacunes ou des manques notoires relevés par les jeunes eux-mêmes.

> *Après mes études, je voulais m'impliquer écologiquement et acquérir de l'expérience dans d'autres pays européens. De plus, j'avais appris le français à l'école pendant sept ans mais je ne pensais pas vraiment pouvoir utiliser la langue. Dans un service volontaire franco-allemand, je pouvais combiner tout cela. (questionnaire allemand n° 56)*[18]

L'enseignement des langues n'a effectivement pas bonne presse. « J'ai étudié l'allemand avant de faire le volontariat mais je n'étais pas capable de sortir une phrase en allemand, parce que j'avais aucune motivation pour travailler l'allemand et après les profs étaient pas géniaux […] » (Alice, extrait de l'interview). Le séjour à l'étranger est alors considéré comme terrain d'application de compétences acquises ou d'expérimentation linguistique.

Cependant, derrière l'apprentissage linguistique se joue toute une palette d'apprentissages dont il est difficile, même dans l'après-coup de sérier les effets. S'il est certain que l'expérience a permis de progresser personnellement, « d'apprendre de nous-mêmes », dit Léa ci-dessous, il demeure compliqué de poser concrètement la complexité et l'imbrication de certains apprentissages. La langue est alors ce qui paraît le plus facile et le plus évident à expliquer.

> *Bien sûr, on avait tous évoqué le fait d'apprendre la langue, la langue de l'autre, ça c'était sûr. Je pense ouais, plus dans un sens large, de découvrir l'autre culture, d'apprendre des choses par rapport à cette culture […] peut-être, plus dans le sens large, de prendre un peu de*

[17] *Dann kam aber das große Interesse an der französischen Sprache.* (Questionnaire allemand n° 54).

[18] *Ich wollte mich nach dem Abitur ökologisch engagieren und gleichzeitig Erfahrungen im europäischen Ausland sammeln. Zudem hatte ich sieben Jahre lang in der Schule Französisch gelernt aber nicht wirklich das Gefühl, die Sprache anwenden zu können. In einem deutsch-französischen Freiwilligendienst konnte ich all das kombinieren.* (Questionnaire allemand n° 56).

> *tout ce qu'on allait vivre et d'apprendre des choses, de ressortir des choses de ça. Moi je m'attendais à prendre des choses un peu plus, fin' j'ai appris des choses un peu techniques sur l'environnement, la culture allemande, des choses comme ça, mais j'ai aussi appris beaucoup appris de moi-même. […] Je pense qu'on a tous appris de nous-mêmes. Mais je sais pas si tout le monde en est vraiment conscient, mais moi j'ai vraiment senti que j'avais évolué cette année-là. (Léa, extrait de l'interview)*

Avec les langues : situations de volontariats diversifiées, modalités d'apprentissages personnalisées

> *Apprendre une langue en sus de sa langue maternelle, en pénétrer la syntaxe, c'est s'ouvrir une seconde fenêtre sur le paysage de l'être. C'est échapper ne serait-ce que partiellement au confinement de l'apparente évidence, de la pauvreté intolérante d'une lunette à un seul foyer et monochrome, si corrosive précisément parce que l'on n'en a pas conscience. (George Steiner, 2002 : 114)*

Les difficultés dans l'agir : quitter, être isolé, s'adapter

Dans la pluralité des expériences, le sentiment d'isolement est ce qui semble caractériser le mieux la difficulté principale éprouvée par les volontaires. La solitude n'est pas uniquement un rapport numérique aux interactions sociales mais également une manière d'agir, d'être et de s'impliquer dans la communauté. La maîtrise - ou manque de maîtrise - de la langue est en lien direct avec le rôle et la place que l'on peut y avoir.

Chaque jeune va trouver le moyen qui lui correspond pour améliorer sa connaissance de la langue tels que des cours en autoformation (type méthode *Assimil*), sur des sites internet, des livres, des cours collectifs, des activités (sportives, sociales) avec les personnes de la localité, le mode de vie. En effet, plusieurs volontaires évoquent la colocation comme élément pour contrecarrer la solitude mais également comme un dispositif tout à fait conscient d'apprentissage linguistique. Adoni explique les différentes manières qu'il a eu d'apprendre.

> *Disons qu'il y a tellement de monde autour de moi avec mes coloc, avec les gens du travail mais surtout avec mes coloc, je parle tout le temps avec eux et j'ai souvent envie de travailler ma grammaire, je me dis « ah faudrait quand même que je le fasse si je faisais ça et qu'en plus je parle avec mes colocs ça serait génial », je pourrais vraiment*

progresser, mais bon je le fais pas, j'ai quand même par fainéantise je le fais pas vraiment, et je trouve assez intéressant parce que y'a un deuxième colocataire qui s'appelle Jean et qui est aussi un volontaire de la structure, et qui est en coloc avec moi, et avant d'aller en coloc avec moi, c'est à dire y'a une place qui s'est libérée et à partir de là je lui ai dit ah peut-être tu peux venir dans ma coloc, comme ça tu pourras… enfin voilà voilà tu pourras parler l'allemand avec plus de gens, ça l'intéressait beaucoup. Et il était beaucoup sur les livres de grammaire, il essayait de travailler l'allemand tout seul chez lui, quand il était pas encore dans la coloc et maintenant qu'il est dans la coloc, je le vois jamais sur son livre de grammaire, enfin.. il a un peu laissé tomber, ce qui est dommage parce que l'idéal serait de cumuler les deux. […]

Pour ceux et celles qui font ce choix, l'expérience du volontariat est clairement divisée en deux parties, celle de la colocation et celle précédant leur arrivée dans l'autre pays. Le groupe des anciens, à travers la parole de Julien, décrit ses problèmes initiaux :

Les difficultés ont été clairement dans l'adaptation. Parce que j'étais quelqu'un qui parlait pas très bien l'allemand. C'était la première fois que – j'avais fait vingt ans en Picardie – c'était la première fois que je quittais la Picardie, donc ça veut aussi dire aussi quitter ses engagements, quitter son association. Quitter tout ce qu'on, tout ce qu'on chérissait en Picardie. Donc ça été pas évident. Surtout je me suis retrouvé à la NABU, qui étaient des gens merveilleux mais, en fait j'étais seul. À Landau. Et donc c'était un très, très beau village mais ça m'a bien changé d'être souvent très accompagné et de là à être seul. Et du coup, ça a été ma principale difficulté par rapport à la langue, au début. J'ai beaucoup travaillé, j'ai pris des cours, et c'est vrai du coup, il m'a fallu beaucoup de temps pour m'adapter à cette nouvelle culture de pays, et à rencontrer les personnes car forcément quand on parle pas – même si je parlais anglais – et ben, c'est plus compliqué pour approfondir les discussions, surtout quand on est à la campagne. Et après, c'est venu au fur et à mesure de l'année. Mais au début ça été difficile de passer de beaucoup de responsabilités, comme j'en avais – j'étais président départemental de mon assoc' – MRJC – et là-bas, j'en avais pas. Car en fait, avec mon statut de, 'je ne parlais pas très bien la langue', je ne pouvais pas avoir des responsabilités, même dans l'animation. Ça été assez difficile pour moi, mais c'est monté en puissance tout au long de l'année, au fur et à mesure que le niveau de langue augmentait aussi.

> *Du coup, ça m'a permis de, lors des camps, même bien avant aussi, mais ces camps d'été là, de trouver clairement ma place dans l'animation et de prendre énormément de plaisir. Mais c'est vrai que c'était pas forcément le cas en septembre. (Julien, extrait de l'interview)*

Julien évoque clairement son désarroi des débuts, en septembre. Il quitte une situation en France, où il exerce un certain nombre de responsabilités et s'aperçoit que son niveau en langue allemande limite son champ d'activités et de possibles. On peut postuler que c'est ce constat – vécu difficilement – qui l'a poussé à « beaucoup travailler », à prendre des cours pour enfin « trouver clairement [sa] place dans l'animation et de prendre énormément de plaisir ». La langue ainsi retrouvée dans son usage performatif « dire c'est faire » en référence à Austin (1961), permet alors d'accéder au plaisir de faire, de s'exprimer, de trouver sa place. L'apprentissage pour y accéder est alors d'un enjeu primordial pour les personnes, puisqu'en leur permettant d'agir, il leur permet d'être un sujet social à part entière.

Ce sentiment d'empêchement face à une langue que l'on maîtrise peu ou pas, est une sensation souvent évoquée par les migrant.e.s, lors de leur arrivée dans un pays où la langue n'est pas maîtrisée. C'est souvent en termes de « choc » linguistique qu'est évoqué ce rapport à la langue, qui affecte profondément leur pouvoir d'agir.

Un bilinguisme ultra normé

En termes d'expérience linguistique, le déplacement, de quelque nature qu'il soit, aurait pu faire référence à des mobilités précédentes et s'appuyer en contraste ou en continuité avec cette mémoire de la césure langagière. Or, il n'en est rien. Seul le voyage – avec ses parents ou en classe – dans les deux pays en question (France et Allemagne) nourrit les discours d'une précédente expérience de mobilité. Aucun des jeunes interrogés ne semble directement impliqué dans une histoire migratoire lointaine géographiquement. Il en résulte une image du bilinguisme quelque peu resserrée puisque se focalisant uniquement sur les deux pays du volontariat.

Si des formes de bilinguismes sont évoquées, elles ne concernent donc que le franco-allemand et se focalisent sur cet aspect. Aucune autre langue[19] n'est évoquée lors des entretiens en français alors que l'on sait aujourd'hui que la moitié des résidents français est issue de parents,

[19] Exceptions faites du swahili, de l'espagnol et de l'anglais comme langues en apprentissage.

grands-parents ou arrière grands-parents migrants.

Cette absence interroge. Soit elle ne correspond pas à la réalité des jeunes qui ont une histoire familiale issue des migrations, à laquelle ils ne font pas référence, soit elle dénote un public très spécifique pour ce type d'engagement.

Dans la première hypothèse, le silence passé sur une expérience migratoire familiale, pourrait révéler l'incorporation d'un système hiérarchique des langues, qui ne donnerait pas la même place, ni le même statut – donc sans possibilité de transpositions de l'expérience – aux langues en question.

Dans la seconde – celle pour laquelle nous optons plus facilement – elle révèle que le public français concerné par le Volontariat Franco-Allemand, particulièrement en écologie, ne correspond pas à la population générale, et notamment celle des quartiers populaires, mais bien à une partie spécifique, qui entretient un lien direct avec l'Allemagne (familial, géographique) ou a fait sienne la stratégie scolaire d'apprentissage de la langue allemande à l'école.

En effet, le choix des langues vivantes en France au collège puis au lycée, est encore souvent motivé par des préférences – pas toujours explicites pour les classes populaires – de sélection des meilleures filières et de niveau. La langue allemande étant jugée plus difficile à acquérir que l'anglaise, l'italienne ou l'espagnole, son choix révèle un élève qualifié de performant ou bien voulant rejoindre des camarades d'un « bon » niveau.

Pendant longtemps, le critère du choix de la langue vivante a été un critère de sélection et de tri scolaire et donc social (voir Bourdieu & Passeron, 1964).

Aujourd'hui, la langue allemande a un peu moins d'audience et certaines associations[20] dénoncent une baisse constante de la discipline (moins de professeurs et donc moins de cours). Plus particulièrement en 2016 où elles dénonçaient un recul de 6 % du nombre d'élèves apprenant l'allemand par rapport à 2015, en raison de la réforme sur les cours de langues vivantes[21]. Ses données sont démenties par la Depp – Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance[22] –, qui publie chaque

[20] Telle l'Association pour le développement de l'enseignement de l'allemand en France (Adeaf).

[21] Diminuant les horaires en 6ème et supprimant certains dispositifs (classes bi-langues, classes européennes), prisés en termes de sélection et de prestige (établissement).

[22] Selon elle en 2016, 15,6 % des collégiens auraient appris l'allemand et la part d'élèves germanistes en 5ème était de 18,9 %. En 2017 16,4 % des collégiens au-

année des chiffres en hausse.

En tout état de cause, les politiques scolaires influencent l'attraction pour certaines langues et leur pratique. Par ricochet, elles ont un impact sur des programmes internationaux plus larges, comme ceux de l'OFAJ, que les volontaires choisissent en fonction d'une familiarité avec la langue.

Dans l'après-coup du volontariat

> *Nous avons besoin d'utopie, non pour rêver de la réaliser mais pour y tendre et nous donner ainsi les moyens de réinventer le quotidien. L'éducation doit d'abord apprendre à tous à faire bouger le temps, pour sortir de l'éternel présent fixé par les images en boucle et à faire bouger l'espace, c'est -à-dire, (à bouger dans l'espace, à toujours aller y voir de plus près et à ne pas se nourrir exclusivement d'images et de messages. (Marc Augé, 2009 : 90)*

Identification, altérité, prise de distance, écarts

L'enthousiasme est présent dans de nombreuses réponses aux questions ouvertes du questionnaire. Ainsi, un Allemand écrit : « J'ai adoré la langue et j'ai aimé la parler. Je voulais mieux connaître la culture (Questionnaire n° 6)[23]. Mais, la rencontre permet également de retrouver ses racines :

> *Grâce au Service Civique, j'ai découvert que je souhaitais garder professionnellement mon côté français. Le progrès linguistique et l'engagement me permettent également de franchir des portes qui pourraient autrement être bloquées. »*[24]

> *L'amour pour ma propre langue a encore grandi […]. (Questionnaire allemand n° 14).*[25]

raient appris l'Allemand en LV2 et 3,2 % en LV1. Sources publiques téléchargeables: http://www.education.gouv.fr/cid57096/reperes-et-references-statistiques-2018.html

[23] *Ich war begeistert von der Sprache und hat Freude daran sie zu sprechen. Ich wollte die Kultur besser kennen lernen.* (Questionnaire n° 6).

[24] *Ich habe durch den Freiwilligendienst entdeckt, dass ich beruflich meine französische Seite beibehalten möchte. Sprachliche Fortschritte und das Engagement erlauben mir deswegen auch, durch Türen zu gehen, die sonst vielleicht verschlossen sein könnten*. (Questionnaire allemand n° 14).

[25] *Liebe zur eigenen Sprache ist noch gewachsen […]*. (Questionnaire allemand n° 14).

Une sérénité s'installe chez certain.e.s qui permet de construire un avenir professionnel à partir des expériences vécues :

> *Je resterai en contact avec la langue et les amis français, je pense faire un semestre Erasmus en France, j'espère appliquer mes connaissances de la culture et de la langue dans mon métier ou d'autres activités (questionnaire allemand n° 50).*[26]

> *J'espère que je continuerai à développer et à perfectionner la langue française. (Questionnaire allemand n° 70).*[27]

L'entretien de groupe avec les anciens montre qu'après plusieurs mois les contacts entre les volontaires du même séminaire ont perduré et que l'utilisation du réseau Facebook qui les reliait pendant leur volontariat est toujours actif pour certain.e.s.

C'est non seulement la stimulation de nouveaux projets communs – fêtes, rencontres, etc. – qui provoque l'échange mais également l'attrait pour la langue et le souhait de continuer à la pratiquer. Si beaucoup de celles et ceux qui demeurent en contact s'engagent professionnellement ou pour les études dans une voie proche que celle qui les a réunis durant une année – le franco-allemand, la solidarité internationale, l'écologie etc. – la volonté d'écrire de parler, de pratiquer l'autre langue demeure vive et parfois très codifiée. « On parle via Facebook, mais en message privé. Elle me parle en français et moi je lui réponds systématiquement en allemand » explique Léa.

L'apprentissage linguistique ne se réduit donc pas au temps du Service Civique, mais se prolonge à distance et dans la durée, faisant là également évoluer les représentations initiales.

En effet, la distance effectuée n'est pas uniquement dans les rapports d'apprentissage mais également en observant les pluralités de cultures qui s'agrègent autour de la langue, la sienne comme celle des autres. Ainsi, la remise en cause du binarisme culturel s'effectue par la conscience de la diversité des provenances et des situations ; ce qui pour Adoni relève d'une richesse toute neuve :

[26] *Ich werde mit der Sprache und französischen Freunden in Kontakt bleiben, ich überlege ein Erasmus-Semester in Frankreich zu machen, ich hoffe meine Kenntnisse von Kultur und Sprache in meiner Kunst oder anderen Jobs anwenden zu können.* (Questionnaire allemand n° 50).

[27] *Die französische Sprache werde ich hoffentlich weiterhin ausbauen und perfektionieren können.* (Questionnaire allemand n° 70).

> *Pendant que je faisais les études, tous les gens qui étaient autour de moi ils étaient dans la même direction que moi donc c'était beaucoup plus pauvre, et ils avaient souvent/ils ont fait/ ils sont passés par les mêmes lycées parce que c'était dans la même région aussi, et là d'un coup y'a des gens qui viennent pas du même endroit dans la France, des gens qui viennent d'Allemagne mais qui viennent pas du même endroit dans l'Allemagne parce qui.. pour ma part j'ai mes collocs viennent pas forcément tout de la région où on se trouve, et vraiment ça m'a permis vraiment de relativiser. (Adoni, extrait de l'interview)*

Un facteur d'explication à l'abandon

Si on peut postuler que la difficulté linguistique pourrait être un facteur d'abandon, il est plus étonnant de s'apercevoir que le manque de difficulté – et surtout d'apprentissage – a été l'un des motifs évoqués dans l'interruption du Service Civique.

Un groupe de quatre jeunes français a abandonné l'année précédente. Léa tente d'expliquer les raisons qui ont pu motiver cet abandon collectif :

> *Et un truc aussi qui les embêtaient c'est que ils avaient ce sentiment de pas apprendre vraiment l'allemand, parce que déjà ils étaient entre eux, donc ils parlaient français entre eux. Et dans la structure, il y en avait, y'avait un des personnes, à la tête, alors je sais plus si il était vraiment la personne en charge d'eux ou une autre personne, qui parlait fran…, enfin, qui parlait plutôt bien français. Donc des fois, quand il voyait qu'ils comprenaient pas, bé il repassait en français, ce qui les aidait pas peut être forcément à développer l'allemand. Donc je pense qu'il y a eu voilà, différentes choses, différents – désaccords avec ce que eux ils voulaient vivre aussi. (Léa, extrait de l'interview)*

Si la langue n'est pas le seul facteur d'arrêt du volontariat (des divergences avec la structure sur un projet que les jeunes voulaient développer est présenté comme le motif déclencheur), l'élément linguistique est présenté comme important à l'expérience, tout du moins en termes d'explications pour celles et ceux qui restent. Un peu plus tard, Léa évoque un premier échange préalable à cet abandon, par l'un des quatre protagonistes et dont le motif principal paraissait être la langue :

> *Y'en a un qui était, qui avait changé parce qu'il était à côté de Strasbourg et il se sentait pas forcément assez en Allemagne. Il avait vraiment envie d'apprendre la langue et d'être dans cette culture Allemande. Et*

côté Strasbourg, il le sentait pas trop. Et du coup il avait échangé avec un autre qui avait arrêté parce que, pareil il avait trouvé un travail sur Paris aussi. (Léa, extrait de l'interview)

Pour M.P., en revanche, c'est le contraire. Il parle peu en allemand lorsqu'il est avec sa copine à la ferme. Mais, c'est justement ce qui lui permet de faire face à des situations qui auraient pu l'amener à abandonner le volontariat ou à le vivre d'une manière très désagréable : « moi si j'avais pas ma copine avec moi, je rigolerais beaucoup moins… Vu que je progresserai un peu plus en allemand (petit rire), mais je serais déprimé ! (rire) » (M.P., extrait de l'interview).

Et on ne maîtrise pas l'autre langue…

La maîtrise de la langue 2 par une grande partie des volontaires se situe au niveau de l'utilisateur.trice débutant.e (A1) à l'utilisateur.trice indépendant.e (B1/B2)[28]. C'est aussi l'une des raisons pour laquelle l'OFAJ propose désormais des « cours de langues VFA pour débutant.e.s ». Pour ces locuteurs.trices, l'usage de la L2 a moins une fonction gnoséologique (appropriation de nouvelles connaissances, de conceptualisation des nouvelles notions) ou de métacognition (réflexion métadiscursive). L'appréhension de l'autre est alors réelle et présente. Les réponses aux questions ouvertes du questionnaire montrent que de nombreux volontaires allemands et français craignent d'avoir des difficultés avec la langue.

Malgré ces peurs rappelons que – même à un niveau élémentaire en L2 – tout.e locuteur.trice fait appel aux fonctions référentielles et de représentations mentales de l'autre langue, d'identification. Prenons l'exemple de la chaîne phonétique du mot « pain » qui renvoie à des transcriptions différentes [pɛ̃] / [bro:t]. Leur non-maîtrise peut provoquer des inquiétudes dans la maîtrise de situations de communication. Mais, la notion de « pain » (le signifié) comme aliment de base est connu dans les deux pays. Cela dit, le référent de ce mot de base renvoie néanmoins à des réalités culturelles bien différentes quant à sa production et à sa consommation. Un.e utilisateur.trice élémentaire et débutant.e peut vivre ces différences.

L'interview avec une Allemande montre clairement cet aspect référentiel qui est différent d'une communauté culturelle et sociale à une autre quand on aborde la manière de communiquer dans une autre langue :

[28] Les résultats de l'autoévaluation des volontaires nous permettent de l'affirmer.

> *Alors s'arrêter dans un autre pays et dans une autre langue pour trouver son chemin et s'installer et bien sûr avec beaucoup de nouvelles personnes dans son environnement. Et pour la première fois, je pense d'abord m'habituer à la vie quotidienne, qui est différente dans chaque lieu de stage. (rires) Et personnellement, par exemple, j'ai beaucoup appris pour moi-même quant aux relations interpersonnelles. Surtout avec les gens (rires), qui ne sont peut-être pas si faciles que cela ou qui ne sont pas au clair avec eux-mêmes et qui peut-être ne transfèrent sur l'autre, mais qui, par exemple, sont aussi critiques envers les autres qu'avec eux-mêmes et ce qui (rire) peut provoquer quelques problèmes. (Joa, extrait de l'interview)*[29]

Au-delà de la langue

Par la construction de nouveaux référents, l'appropriation formelle de l'autre langue permet l'émergence progressive d'un nouveau « je » comme le montre cet extrait d'interview avec une Allemande :

> *Alors, maintenant, le français est pour moi complètement la langue de tous les jours ; quand quelqu'un parle en français, je peux facilement changer de langue et le parler immédiatement. Et pourtant, avec moi, c'est en fait un peu à part : je pense que chez moi, en fait, je parle toujours allemand et je parle aussi en allemand avec beaucoup de gens, puis je parle en anglais pendant mon temps libre [mais] sur mon lieu de travail c'est en français. Même faire les courses se passe en français ; jusqu'à présent c'est assez cool du point de vue linguistique, puisque je change de langue. Mais d'un autre côté, le français n'est pas*

[29] *Also einfach erstmal halt in einem anderen Land und in einer anderen Sprache und so weiter sich zurecht zu finden und einzuleben und natürlich mit ganz vielen neuen Leuten in der Umgebung. Und ich denke erst mal einfach sich so an den Alltag dort zu gewöhnen, der garantiert in jeder Einsatzstelle auch nochmal unterschiedlich ist. (lacht) Und ich persönlich zum Beispiel habe ich sehr viel für mich gelernt im zwischenmenschlichen Umgang so. Gerade auch mit Leuten (lacht), die vielleicht nicht so einfach sind oder selbst irgendwie mit sich nicht so im Reinen sind und es dann vielleicht auch so ein bisschen, vielleicht nicht auf den anderen übertragen, aber halt dann zum Beispiel mit anderen genauso kritisch sind wie mit sich selbst, was ihnen und andern (lacht) dann vielleicht ein bisschen Probleme macht, so was. [Joa].*

la langue dominante, je n'y suis pas complètement et tout le temps[30]*. (extrait de l'interview)*

Lorsque Léa se remémore le bilan dressé par le groupe à l'issue de leur année de volontariat, qui mettait en avant l'apprentissage de la langue, « bien sûr, on avait tous évoqué le fait d'apprendre la langue, la langue de l'autre, ça c'était sûr »[31], elle tente d'expliquer que cela ne saurait se résumer à cette acquisition formelle. La langue est évoquée comme une évidence, un premier degré visible et notable de l'expérience mais qui ne reflète que la partie visible de l'iceberg. À travers la langue, c'est une découverte intime, un parcours solitaire de transformations multiples qui prend forme. La langue permet donc de se découvrir autrement quel que soit son répertoire de langues, mêmes les conversations semblent différer d'une langue à l'autre. Le « Ch'ti de la forêt » trouve qu'il :

Y'a vraiment une différence entre deux langues et – et pour moi quand tu vas dans un pays étranger comme ça, il faut apprendre la langue parce que justement ça permet de mieux comprendre les gens, même si la personne elle sait parler par exemple, j'ai ma collègue qui sait parler français mais quand je lui parle allemand, on s'exprime différemment. On a d'autres sujets de conversations. (Ch'ti de la forêt, extrait de l'interview)

Le fait de ne pas être en situation de facilité linguistique oblige à une certaine concentration qui change la manière d'être avec l'interlocuteur.

Je trouve que ça amène à être plus vigilant parce que je peux pas me permettre d'écouter à moitié quand j'ai vraiment envie de comprendre l'autre, c'est-à-dire si j'écoute à moitié un Allemand, j'ai rien compris de ce qu'il m'a dit. Donc quand je parle avec un Allemand, je suis concentré – dessus. Et je trouve ça, je trouvais ça assez intéressant. (Adoni, extrait de l'interview)

[30] *Also Französisch ist jetzt total die Alltagssprache für mich geworden und wenn jemand Französisch redet kann ich problemlos sofort umschalten und reden. Und selbst also auch, bei mir ist das eigentlich ein bisschen getrennt, dass ich zu Hause eigentlich immer Deutsch denke und auch mit vielen Leuten Deutsch rede und dann auch mit Leuten Englisch rede in meiner Freizeit und die Arbeit ist halt auf Französisch. Aber eben auch das Einkaufen oder ist halt auch alles auf Französisch, insofern ist das für mich irgendwie auch sprachlich ja ganz cool, wie ich da so wechsle. Aber andererseits ist Französisch halt nicht die Immer-Sprache, ich bin da jetzt nicht komplett drinnen die ganze Zeit.*

[31] Cf. extrait plus long au dernier paragraphe 4.4.2.

4.4.3 « Trouver sa place dans tout ce mélange de langues » (Malaïka)

> *« Le propre du culturel est de muter et de se transformer » (Jullien, 2016 : 43)*

Alors que les premières réponses au questionnaire pouvaient faire penser que l'apprentissage linguistique était l'une des premières motivations des volontaires, il se dégage au fil des interviews, des contrastes et des nuances importantes avec cette image. Le facteur linguistique – s'il est invariablement mentionné – intervient seulement en deuxième motivation, presque en renforcement du choix d'effectuer un volontariat.

Il s'agit alors de se rassurer avec une langue connue et de renforcer sa pratique, de palier à un apprentissage lacunaire, ou alors de s'ouvrir à une nouvelle expérimentation. Que ce soit pour l'intérêt de la mission elle-même ou pour l'attrait de découvertes à « l'étranger », la langue fait partie de cette épreuve de l'altérité, mais sans s'y limiter. En effet, elle est une composante d'un ensemble complexe de découvertes de soi-même à travers des situations et des relations inédites, car éloignées du contexte habituel. L'expérience de la solitude et la fréquentation de nouvelles personnes s'accompagnent de l'usage d'une langue autre.

C'est comme si cette deuxième langue servait de révélateur aux usages et aux multiples formes de la première et redonnait du sens à cette pratique ordinaire. Certain.e.s (re)apprennent ainsi, avec plaisir, à écouter leur interlocuteur.trice.

Malaïka – ancienne volontaire, *formatrice* au moment de l'entretien – a fait de longs séjours en Allemagne. Elle rappelle l'enjeu majeur de cette expérience : « Il y avait aussi toute cette dimension autre, de rencontrer l'autre, une autre nationalité, une autre culture », qui passe selon elle par un renforcement de ses compétences linguistiques, dont elle ne cesse de douter :

> *Mais y'a des choses plus simples que d'autres à traduire. Et dès que ça part un peu dans des discussions plus approfondies ou quoi. Fin' voilà du coup c'est essayer de trouver sa place dans tout ce mélange de langues, et d'animation, qui n'est pas la même chose quand on le fait dans les deux langues. (Malaïka, extrait de l'interview)*

Si l'apprentissage linguistique n'est pas indiqué comme la raison première d'une interruption du volontariat, il apparaît en filagramme à chaque fois qu'elle intervient, soit que cet apprentissage est impossible, soit qu'il est rendu trop ardu dans un contexte d'isolement. *A contrario* lorsque

l'expérience est réussie, il y a une volonté forte d'entretenir cette nouvelle ressource culturelle, jamais vraiment appropriable, toujours en élaboration, en discussion, en tension avec l'autre. « La traduction est la langue logique de ce dialogue […], la traduction doit être la langue du monde. » (Jullien, 2016 : 89).

Car, c'est bien en termes de ressource et d'écart que la langue est ici envisagée : écart qui dérange et déplace et non pas une différence qui enferme et oppose. Les volontaires semblent avoir incorporé ce rapport au monde et jouent de leurs nouvelles ressources linguistiques pour produire du nouveau et de l'inattendu.

Bibliographie

Augé, M. (2009) : *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris : Payot.

Austin, J. L. (1961) : *Quand dire, c'est faire* [trad. 1991], Paris : Le Seuil.

Beaud, S. (2018) : *La France des Belhoumi (L'envers des faits)*, Paris : La Découverte.

Boucher d'Argis, A.-G. & Jaucourt, L. de (1751) : « Voyage », in : *L'Encyclopédie*, Paris, 1ère éd., tome 17, pp. 476-477.

Bourdieu P. & Passeron J.-C. (1985) : *Les héritiers. Les étudiants et leurs études*, Paris : Les Éditions de Minuit.

Catani, M. & Mazé, S. (1982) : *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Paris : Librairie des Méridiens.

DFJW-OFAJ (2018) : « Volontariat Franco-Allemand en établissement scolaire et dans l'enseignement supérieur : les candidatures sont ouvertes ! ». https://volontariat.ofaj.org/fr/actualites/ [consulté le 30/12/2018].

Ferrarotti, F. (2013) : *Histoire et Histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales,* Paris : L'Harmattan.

Jullien, F. (2016) : *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris : L'Herne.

Le Grand, J.-L. (2000) : « Définir les histoires de vie. Sus et insus définotionnels », in : *Revue internationale de psychosociologie*, Volume VI, n° 14, pp. 29-46.

Steiner, G. (2002) : *Extraterritorialité. Essais sur la littérature et la révolution du langage*, texte traduit par Dauzat P.-E., Paris : Calmann- Lévy.

Office franco-allemand
pour la Jeunesse
Deutsch-Französisches
Jugendwerk

www.ofaj.org
www.dfjw.org

© OFAJ/DFJW, Paris/Berlin 2019